

avec leur mère, l'archiduchesse Dona Béatrix, pour passer leur lune de miel au château d'Ebenzweyer, propriété de Mgr. le comte de Chambord.

De ce mariage sont nés :

La princesse Dona Bianca (octobre 1868).

Le prince des Asturies, Don Jaime (juin 1870).

La princesse Dona Elvira (novembre 1872).

SOUVIENS-TOI !

Déjà sur d'autres plages
J'ai vu porter tes pas ;
Mais du sein des orages
Comme aux jours sans nuages
Ah ! souviens-toi, je ne t'oublierai pas !

Mon âme était pensive
Lorsqu'un soir je te vis
Assise sur la rive
Où gazouillait la grive,
Où tu flattais l'eau de tes pieds chéris.

Le soleil de la nue
Réflétait ses rayons
Sur ton épaule nue
Qui frissonnait émue
Sous ce baiser brûlant d'émotions.

Ta blonde chevelure
Légère allait au vent
Caressant la verdure ;
Et de son aile pure
L'oiseau joyeux l'effleurait en passant.

Près de toi la fougère
S'écartait doucement
Sous une main légère ;
C'était l'ange, sur terre
Qui protégeait ton bonheur innocent.

Depuis lors sans murmure
J'ai traîné mon fardeau ;
Et toujours la verdure
Qui charme la nature
Me répétait le soir un chant plus beau.

Sur ta figure pâle
J'ai connu la douceur ;
Dans ton regard affable
Sur ta lèvre adorable
J'ai cru trouver ce que pensait ton cœur ?

Quand sous le vert feuillage
Nous prenions nos ébats,
L'oiseau de son ramage
Saluait ton passage.
Ah ! souviens-toi, je ne t'oublierai pas !

Maintenant je soupire,
Tu n'es plus près de moi ;
A mes pieds l'onde expire,
Et tout semble me dire
Ton nom chéri—tout me parle de toi.

Au milieu de l'ivresse
Qu'un jour je goûterai,
On loraque la tristesse
De moi sera maîtresse,
Ah ! ne crains rien, jamais je t'oublierai.

Que tout te soit prospère ;
Mais si dans les combats
Tu ressens la misère
Songe à l'ami sincère,
Ah ! songe à moi, je ne t'oublierai pas.

Sorel, 6 août, 1873.

LES DIAMANTS.

Depuis que la Shah de Perse est venu en Europe, on ne parle que diamants, à Paris surtout. Voici ce que dit sur ce sujet un des rédacteurs du *Monde Illustré* :

A la fin du dix-septième siècle et pendant tout le dix-huitième, les diamants avaient une grande importance ainsi que les autres pierres ; cela avait bien plus sa raison d'être que dans notre temps. Une ignorance pleine de mystères entourait non-seulement les brillants, mais tous les cristaux.

Les savants appellent cristaux, les émeraudes, les brillants, les saphirs et les rubis.

On n'est pas plus... savant que cela, n'est-ce pas, madame ? Comme je suis à peu près sûr de ne pas ennuyer mes lectrices en leur parlant de ces cristaux, je vais faire une petite excursion dans le passé, aussi bien les temps présents n'ont rien de bien aimable.

Les romanciers du siècle dernier ont un peu abusé du diamant. A chaque instant, s'il fallait les en croire, le marquis de Fréval, le duc de Valambreuse, ou le simple chevalier Valsain, tiraient de leur doigt une bague qu'ils donnaient à bout portant pour payer le plus léger service.

Qu'offrir à la maîtresse quand on a donné à sa femme de chambre un diamant de cinquante louis ?

Supposons un homme faisant les choses plus que bien, et offrant du premier coup une parure de vingt mille francs, ce serait gentil, et pourtant la dame aurait le droit de lui dire :

— Cher monsieur, vous appréciez mon mérite dix-neuf fois plus que celui de ma bonne ; c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez.

Les gens qui ne croyaient pas à la sorcellerie affirmaient très-gravement que le fameux comte de Saint-Germain, plus connu sous le nom de Cagliostro, devait son immense fortune à l'art qu'il possédait d'enlever les taches des diamants.

C'était une supposition assez ingénieuse, mais elle péchait par la base ; Cagliostro n'avait pas de fortune, et il est fort

rare que les diamants aient des taches ; ces prétentions-là sont bonnes pour le soleil.

Quand, par aventure, ils ne sont pas aussi purs que Courbet, on les taille d'une façon particulière et l'on y perd fort peu de chose.

Ce fut l'abbé Hany qui porta le premier coup au diamant, qui jusque-là avait été, je l'ai dit déjà, entouré de mystère.

On n'avait aucun moyen certain de reconnaître d'une façon certaine un diamant d'un morceau de crystal de roche ou d'un caillou brillant des grands fleuves.

Le vénérable abbé prit un marteau et frappa sur les émeraudes, les rubis, les saphirs et les diamants, comme si cela ne coûtait rien.

A force de briser, le savant finit par établir que toutes les pierres précieuses ont dans leurs débris une forme particulière sur laquelle il était impossible de se tromper. Ce fut en brisant une pierre qu'il prenait pour un rubis spinelle qu'il reconnut le diamant rose, inconnu jusqu'alors et confondu avec les pierres sans valeur de cette nuance.

L'abbé exposa sa découverte et prouva que tous les morceaux de telle pierre affectaient, par exemple, la forme hexamétrique, pendant que les morceaux de telle autre avaient tous la forme romboïde ou la forme octogone, etc., etc.

Le monde scientifique applaudit fort à la découverte, mais les jolies dames du dix-huitième siècle ne l'apprécièrent que fort médiocrement.

—Voire ! la belle avance, disait Mme de Montlaur, de savoir qu'on a un beau diamant, quand il est brisé en mille morceaux !

Elle avait un peu raison.

Le bruit que firent dans le monde les travaux du savant cristallographe, prouve bien que le diamant ne courait pas tant les rues que M. Valsain et de Valambreuse voulaient bien le faire accroire dans les livres.

Aujourd'hui, on ne casse plus les pierres précieuses. Le premier israélite venu prend d'un air indifférent un diamant présenté à son estimation et répond sans la moindre hésitation :

Ça pèse tant ; un peu jaune ; ça vaut tant.

Et jamais il ne se trompe.

Or, comme tout le monde est un peu juif, il en résulte que tout le monde aujourd'hui distinguerait avec la plus grande facilité un diamant vrai au milieu de mille pierres fausses.

C'est au café des Variétés, au second, en plein boulevard Montmartre et en plein jour qu'a lieu la bourse des pierres fines.

Bien peu de personnes étrangères au métier peuvent pénétrer dans le sanctuaire, non que l'accès en soit difficile, la porte est grande ouverte, mais aussitôt qu'une figure inconnue apparaît, les portefeuilles se ferment, les étoiles disparaissent. A la place de trafiquants affairés au regard vif et fin, il ne reste plus que quelques juifs à l'œil éteint, faisant péniblement leur partie de bezigue.

Ah ! il reste aussi un Turc.

Un Turc habillé de bleu, vous ne connaissez que ça, vous savez ce Turc qui ressemble tant à Couderc de l'Opéra-Comique, mais en jaune, ce Turc qui a de si larges culottes. Eh bien ces culottes sont pleines de diamants.

N'allez pas croire, je vous prie, que les bons juifs, marchands de pierreries, aient la moindre déhance et qu'ils craignent les voleurs. Ah ! ce n'est guère cela qui les tourmente,—je vous dirai pourquoi, si j'y pense,—ce qu'ils craignent, c'est de dire les véritables prix devant les profanes et surtout devant les petits bijoutiers.

L'inconnu parti, les bras s'allongent, les portefeuilles repaissent ; il n'est pas hors de propos de constater que la plupart des portefeuilles des marchands et courtiers sont en fer-blanc, et ferment à clef comme de véritables armoires.

En une minute les tables sont encombrées de paquets de papier blanc affectant la forme de ceux dans lesquels les pharmaciens mettent la rhubarbe ou le sulfate de magnésie.

Les paquets s'ouvrent, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la table et le billard sont à ce point couverts des précieux cailloux que le roi de Perse lui-même y regarderait à deux fois et que Mlle Duverger se trouverait mal, elle qui se trouve si bien.

C'est un étrange spectacle que de voir des vieillards sordides sortir avec tranquillité trois ou quatre millions de leur poche. Chacun des dix mille paquets contient des brillants d'un poids égal depuis la cassure imperceptible du vitrier jusqu'au brillant gros comme un pois de Clamart un peu vieux.

Puis viennent les pièces rares.

Là, ce sont deux saphirs gros comme des noix.

Là, c'est un diamant noir presque aussi gros à lui tout seul que les douze perles qui l'entourent.

Là, c'est un collier fait de quinze émeraudes dont on pourrait faire quinze tabatières, insuffisantes sans doute pour M. Hyacinthe du Palais-Royal, mais trop grandes à coup sûr pour le nez de Mlle D....

—Voici, s'écrie l'un des marchands, une véritable occasion, un des plus beaux bijoux anciens qui soient connus. C'est un collier qui a appartenu à Mme la princesse de Guéméné ; monture, diamants, tout est ancien. Le prince Troïsetoïloff en a refusé 75,000 francs, il y a plus de vingt ans.

Le collier passe de mains en mains, on regarde avec attention, les loupes s'en donnent à cœur joie. L'indécision, le doute se peignent sur quelques visages, et le collier arrive jusqu'à Michel ; Michel est le grand juge. Il prend l'objet, le soupèse, le regarde d'un air indifférent et dit :

—Les deux brillants de chaque bout sont anciens ; deux viennent, avec leur monture, de la comtesse de Préjean ; les deux autres, plus beaux encore, ont fait partie d'un collier qui a été volé à Venise, en 1804, à Mme Morosini.

Ce collier a appartenu plus tard à lady Temple, dont le mari l'acheta à Candar, à Isaac Lieven, votre grand-père, monsieur Lion. Lady Temple l'a légué à sa fille, Mme de X...., qui le vendit trois jours après son mariage.

Quant au saphir du milieu, il vient de la vente de Mlle Schneider. Tout le reste est neuf, monture et brillants, et arrive tout droit de Hambourg.

Du reste, c'est assez soigné, et les 75,000 francs demandés me paraissent un prix convenable.

L'affaire est jugée.

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, il y a dans le monde cinq ou six individus qui connaissent tous les diamants de valeur, tous les bijoux d'importance qui existent, et qui les reconnaissent après trente ans, ne les eussent-ils vus qu'une seconde, avec autant de sûreté qu'un tailleur reconnaît à trente pas un client qui a oublié de le payer.

Quand un vol est commis chez un grand bijoutier, ce qui arrive assez souvent, à Paris, à Vienne, à Londres et à Pétersbourg, si parmi les objets volés il se trouve quelque pierre ayant une valeur au-dessus de la moyenne, le volé ne désespère pas de retrouver son voleur, ce qui ne manque jamais d'arriver dans un laps de temps plus ou moins éloigné.

INFORMATION DEMANDÉE.

On demande information d'un jeune homme du nom de Joseph Bertrand, natif de l'Orégon, U.-S., et parti de Montréal avec sa mère, il y a 4 à 5 ans pour les Etats-Unis ; c'est pour affaire de famille. Toute communication devra être adressée au Rév. J. F. Malo, Prêtre de l'église Ste. Brigide, Montréal, Canada.

Le *Foyer Canadien*, de Worcester, Mass., est prié de reproduire.

Faites usage des Pilules de Colby pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins.

FAITS DIVERS.

TOUCHANTE HISTOIRE.—Dans l'asile des aliénés de Louisville (Tennessee) est détenue une pauvre femme dont l'histoire est bien touchante. Il y a vingt ans, c'était une des plus belles filles de l'Etat de Tennessee ; la beauté, l'éducation en faisaient une personne accomplie. Un jeune gentleman sut gagner son cœur, et l'on se promit le mariage. Il était d'une famille honnête et en tout digne de la jeune miss. Un obstacle s'éleva ; il n'était pas assez riche, et les parents de la jeune fille le prièrent de s'éloigner et de ne revenir qu'après avoir acquis une fortune. Il partit donc plein de cette idée : il faut devenir riche pour épouser celle que j'aime. Il écrivait de temps à autre pour raconter ses succès, ses espérances ; puis cette correspondance fut interrompue, peut-être par les parents.

Sa fiancée se prit à douter de sa fidélité. Le même soupçon l'agitait lui-même. En vain la jeune fille s'efforçait-elle de prendre confiance, son cœur était brisé, et bientôt on fut obligé de la mettre dans une cellule d'aliénés, où elle habite depuis dix-huit ans, privée de raison et loin de ce monde dont elle promettait d'être un ornement. Peu de temps après qu'elle eut été ainsi enfermée, son fiancé revint, et quelle fut sa douleur de retrouver celle qu'il avait laissée si belle, si charmante, maintenant une pauvre folle hâve et décharnée ! Il avait été fidèle à sa parole, et revenait avec la richesse tant convoitée.

Voilà dix-huit ans qu'elle traîne une vie misérable ; ses cheveux ont blanchi, ses traits sont altérés, et au lieu d'un espoir de guérison ne peut rester. Le gentleman a quitté le pays, brisé lui aussi par ce terrible événement, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles.

Cette véridique histoire peut donner à réfléchir aux parents qui ne recherchent pour les enfants que les dons de la fortune, sans consulter les inclinations de leur cœur.

CHATIMENTS DU CIEL.—Dans *ça et là*, M. L. Veillot, au chapitre des *Miracles*, raconte l'histoire d'un soldat qui traîna toute sa vie une blessure hideuse à la jambe. Il avait, un jour, avec deux de ses camarades, essayé son adresse sur une statue de la sainte Vierge, vénérée dans toute la contrée. Le premier de ces soldats toucha la statue au front ; la balle du second frappa la poitrine. Le dernier trouvait bien qu'il y avait une sorte d'infamie à se divertir de la sorte. Mais on était en 93, et il n'osa pas témoigner qu'il eût un reste de foi : il tira et atteignit la statue à la jambe.

Deux jours plus tard, après une victoire, une balle perdue frappait l'un de ces malheureux au front, à l'endroit juste où il avait touché la statue. Le lendemain, un Espagnol agonisant dans un fossé, après le combat, tua le second d'une balle dans la poitrine. Le troisième attendit longtemps ; la guerre se termina même sans qu'il reçut la moindre blessure. Mais, un jour, pendant une marche, un coup de fusil tiré par mégarde dans le rang l'atteignit à la jambe.

« Ce n'est rien, dit le chirurgien, c'est l'affaire de cinq ou six jours d'hôpital. »

Mais, dans cette blessure insignifiante, on vit avec horreur pulluler des vers que nul remède ne put faire périr. Vingt ans plus tard, ils remplissaient encore l'horrible plaie.

Les faits de ce genre, et bien authentiques, sont nombreux dans l'histoire des vengeances divines.

Nous pouvons en citer deux autres que nous garantissons à M. Sarcey.

Le premier remonte à une trentaine d'années.

Après une partie de chasse, M. G. C. de V...., fils de l'un des plus grands manufacturiers de la Lorraine, proposa à quelques amis de tirer à la cible sur un christ en pierre qui se dressait à l'extrémité d'une avenue. Ce christ était fixé à une croix de mission, et les gens du pays l'avaient en grande vénération.

M. G. C. de V.... tira le premier et brisa la jambe. Ses amis fracassèrent le reste.

Le lendemain M. C. de V. avait les deux jambes paralysées. Nous croyons qu'il vit encore ; la dernière fois que nous avons entendu parler de lui, il y avait vingt-cinq ans qu'il ne pouvait marcher sans le secours d'un valet de chambre.

Le second fait est plus récent et ne date que de quelques jours.

Il s'est passé à Wisembach, petit village au pied des Vosges, qui appartient à cette partie de l'arrondissement de Saint-Dié que les Prussiens se sont annexé.

On vit un jour le nommé X. ramasser toutes les ordures de son jardin et les mettre soigneusement en dépôt.

On l'interrogea.

C'est, répondit-il, pour jeter sur le passage de la procession de la Fête-Dieu.

Trois jours après, frappé d'apoplexie, il mourait sans avoir repris connaissance. Et le jour même qu'il avait choisi pour insulter au Très-Saint Sacrement, on enterrait son cadavre.

Coincidence ! dira M. Sarcey. Mais le peuple souverain lui répond : Justice de Dieu !

E. VIAL.